

FUTURA

Fanny Burney, une ablation du sein sans anesthésie

Podcast écrit par Morgane Gillard et lu par Emma Hollen

[Une horloge de parquet égrène lentement les secondes dans un salon. Une personne repose inconfortablement sur un matelas .]

Paris, 1811. Fanny Burney est allongée sur un vieux matelas, au milieu de son luxueux salon. Un mouchoir est placé sur ses yeux, mais à travers le tissu délicat, elle aperçoit sans difficulté les silhouettes des sept médecins rassemblés autour d'elle. Voilà plusieurs minutes que le silence est complet dans la pièce. Elle imagine que les hommes communiquent entre eux par gestes pour ne rien dire qui puisse la choquer, mais l'étrange atmosphère qui en résulte n'est guère plus apaisante pour ses nerfs. Suspendue dans cet instant, elle tente de faire le vide dans son esprit, de ne pas penser au mari et au fils qu'elle pourrait ne plus jamais voir, aux sœurs qu'elle a laissées de l'autre côté de la Manche, et encore moins au terrible spectacle qui est sur le point de se jouer. *[L'horloge sonne quatre coups.]* Une voix s'élève finalement au-dessus d'elle. « *Qui me tiendra ce sein ?* » Le sang bat violemment dans ses veines *[un boum boum boum tout juste perceptible]*, faisant pulser le bras gonflé et endolori qu'elle garde contre son flanc. D'embarras, les autres médecins restent muets, mais Fanny retire le voile de ses paupières, se redresse et s'exclame avec bravoure : « *C'est moi, monsieur !* ». Elle se saisit du sein qui l'a fait tant souffrir au cours de cette dernière année et se recouche sur le matelas. *[Une lame découpe la chair.]* Alors que la lame pénètre sa chair, déchaînant dans son corps un flot de douleur telle qu'elle n'en a jamais connue, ses poumons prennent une inspiration brutale, qui l'instant d'après s'épanouit en un cri déchirant. L'opération a commencé.

[Une musique de chambre joyeuse.]

Frances Burney, surnommée Fanny, naît en 1752 à Norfolk, dans une famille de la haute bourgeoisie britannique. La jeune fille, tout comme ses frères et sœurs, baigne dès son enfance dans un milieu très cultivé. Son père, compositeur, historien et écrivain, bénéficie en effet d'une position privilégiée au sein du milieu intellectuel et artistique. Mais en dépit de cet environnement culturel riche, la petite Fanny ne reçoit pour sa part aucune éducation formelle. C'est toute seule qu'elle apprend à lire vers l'âge de 8 ans. Et à partir de là, elle se passionne pour la littérature.

Elle se met bientôt à tenir les premiers volumes de son journal, qui l'accompagnera durant 72 ans, puis rédige en secret, à l'âge de 15 ans, un premier roman. Fanny cependant souffre d'anxiété. Elle redoute que sa belle-mère ne perçoive ses occupations littéraires comme indignes d'une femme de l'aristocratie. De honte et de peur d'avoir commis une transgression, elle brûle donc son manuscrit et tous les écrits qui l'ont précédé. Bien que cet acte la marque durablement, il ne suffira heureusement pas à étouffer son brûlant désir d'écrire.

À l'âge de 26 ans, Fanny publie anonymement et à l'insu de ses parents, son premier roman commercial, baptisé *Evelina*. Considéré comme l'un de ses plus brillants ouvrages, ce dernier connaît un succès critique indéniable et en dépit de ses craintes, son père est impressionné par son travail. Lorsqu'il découvre l'identité de son auteure, il se montre non seulement bienveillant mais offre même de soutenir sa fille dans sa carrière littéraire. Elle publie deux autres ouvrages à succès, puis en 1785, fait son entrée à la cour en devenant dame de compagnie de la reine Charlotte. Elle jouit durant cette période d'un statut plus prestigieux encore et relate dans son journal nombre d'anecdotes savoureuses qui ponctuent la vie à la cour. Mais Fanny a du mal à trouver sa place dans cet environnement si particulier. En 1791, toujours célibataire, elle quitte finalement le service de la reine et part s'installer chez l'une de ses sœurs. C'est là qu'elle fait la rencontre d'Alexandre d'Arblay, un général français récemment exilé en Angleterre suite à la révolution. Conquis par l'intellect du militaire, Fanny l'épouse et donne naissance à un fils à l'âge de 42 ans. Le couple est sauvé *in extremis* de la pauvreté par la publication du troisième roman de Fanny, *Camilla*. Les bénéfices tirés de celui-ci leur permettent de faire l'acquisition d'un confortable petit cottage dans le Surrey, tandis que la renommée de Fanny continue de croître. Ses ouvrages satiriques, qui inspireront entre autres la fameuse Jane Austen, dépeignent en détail le style de vie de l'aristocratie anglaise. Elle se démarque par ses réflexions sur les droits des femmes et son sens aiguisé de l'observation.

En 1802, alors que Napoléon Bonaparte est au pouvoir en France, la famille quitte l'Angleterre pour rejoindre Paris. Le général d'Arblay a en effet bénéficié d'une amnistie et se voit offrir un poste au sein du gouvernement. Durant ce séjour qui s'étalera sur une décennie, Fanny se tisse un nouveau réseau social au sein des salons littéraires. Appréciée et estimée au sein de la haute société parisienne, elle coule une vie tranquille et hors du besoin. Mais en 1811, sa paisible existence est déchirée par un événement traumatique.

[*La musique s'arrête.*]

Tout commence par une légère douleur au niveau du sein droit, un an plus tôt. Fanny a alors 58 ans. Elle ignore tout d'abord cet inconfort, qui devient cependant de plus en plus gênant. Au fil des mois, la douleur augmente, faisant naître une terrible inquiétude. Fanny a déjà entendu parler de ce type de mal, fréquent chez les femmes d'âge mûr. Elle sait que sans traitement, son issue pourrait être fatale. Mais la perspective d'une intervention médicale ne l'enchantait guère. Ce n'est que sous la pression de son mari qu'elle fait finalement venir un, puis plusieurs médecins. Les divers examens cependant se soldent tous par le même terrible constat : Fanny est atteinte d'un cancer du sein.

[*Une musique sombre au piano.*]

Cette annonce confirme ses pires angoisses. Il faudra encore attendre 30 ans pour qu'un incident mène à l'invention de l'anesthésie générale, et pour l'heure, Fanny devra subir l'ablation de la tumeur parfaitement consciente et réceptive à la douleur. Terrifiée par les risques qu'implique une telle opération et par l'idée de devoir la subir éveillée, elle met tout en place pour tenter de l'éviter. Durant sept mois, avec l'appui de ses relations, elle convoque les meilleurs médecins de Paris dans le but de trouver un traitement curatif. En vain. Ses symptômes s'aggravent. Sa souffrance aussi. Puis durant l'été 1811, le couperet finit par tomber. L'opération est devenue inévitable et doit être réalisée rapidement afin d'éviter une généralisation du cancer.

En ce début de XIXe siècle, la chirurgie reste un art balbutiant. Bien que les premières opérations remontent à plusieurs millénaires, la théorie, elle, n'a que très peu évolué. La restriction de l'accès aux cadavres, pour des raisons aussi bien morales que religieuses, signifie que le fonctionnement du corps est encore mal compris et que la plupart des chirurgiens pratiquent leurs toutes premières opérations sur des patients vivants. Ce n'est qu'en 1847 qu'un médecin hongrois, dont nous vous parlerons probablement dans un prochain épisode, propose aux médecins de se désinfecter les mains pour réduire les risques de surinfection. Les instruments chirurgicaux, régulièrement plongés dans le corps des malades, sont tout juste placés dans l'eau bouillante entre deux interventions. Et puis... il y a les opérations. Souvent menées en amphithéâtre pour le bénéfice des étudiants en médecine mais aussi, parfois, du grand public. Sous les yeux avides des spectateurs, livrés à eux-mêmes, les pauvres patients n'ont d'autre choix que de subir l'intervention, souvent dans d'atroces souffrances, en espérant simplement en réchapper. Si le chirurgien Robert Liston, dont nous avons déjà parlé, se fait une spécialité de boucler ses opérations en quelques minutes, pour d'autres l'affaire s'apparente plutôt à un cours magistral. Une lettre adressée au journal médical *Lancet* en 1826 raconte comment un médecin prend le temps de s'adresser à l'assistance en pointant les divers organes de son patient, le ventre ouvert, blême mais parfaitement conscient sur la table d'opération. Nul besoin de dire que le pauvre homme n'en réchappera pas.

[*La musique s'évanouit.*]

Fanny nourrit pendant un court instant l'espoir fragile que l'expertise des chirurgiens qui la soignent saura la protéger des pires dangers de cette opération. Mais malgré tout leur bon vouloir et leur savoir-faire, impossible d'y couper : ils ne pourront rien faire pour contrer la douleur. Ils mettent leur patiente en garde, sans beaucoup de tact cependant. Le docteur Dubois, peut-être un peu trop enhardi par le courage de Fanny, lui dit ainsi : « *Il faut s'attendre à souffrir, je ne veux pas vous tromper. Vous souffrirez, vous souffrirez beaucoup !* »

Résignée, Fanny rédige son testament en prévision du pire. Puis commence une terrible attente. Car si les médecins ont affirmé qu'il fallait opérer rapidement, aucun ne semble réellement vouloir prendre ses responsabilités. Est-ce la bravoure de Fanny qui suscite leur empathie, ou la réputation de Madame d'Arblay qui leur fait redouter un échec potentiellement désastreux pour leur carrière ? Probablement un peu des deux. Enfin, au bout de deux mois durant lesquels Fanny souffre le martyre de l'attente, les médecins réapparaissent enfin. Mais c'est pour lui annoncer qu'il est désormais trop tard pour opérer. Selon eux, le cancer se serait propagé au reste de son corps, la condamnant irrémédiablement. Une opération ne ferait qu'accélérer sa fin, affirment-ils. Fanny est sous le choc. Il est vrai que durant tout ce temps, sa douleur s'est dramatiquement accrue, s'étendant désormais jusque dans la partie supérieure de son bras, qu'elle a du mal à bouger. Mais cette sentence ne fait qu'affirmer sa détermination à aller jusqu'au bout. Si elle est condamnée, elle préfère encore une fin rapide sous le scalpel à une lente agonie au fond de son lit. Face à sa volonté et à son courage, les médecins acceptent sa demande.

[*Une musique tendue et intrigante au violon.*]

Le matin du 30 septembre 1811, Fanny reçoit une lettre de son médecin lui annonçant qu'elle a deux heures pour se préparer à l'opération. Elle ne faillit pas. Contactant le

supérieur de son mari, elle lui annonce que le jour est venu, et que conformément à leurs plans, celui-ci devra tenir Alexandre occupé à l'extérieur durant le temps de l'intervention. Elle refuse que son époux partage son angoisse ou ait à entendre ses cris de douleur. Désormais seule, et malgré son bras endolori, elle s'occupe de préparer le salon dans lequel aura lieu l'opération. Puis les médecins arrivent et commencent à aligner leurs instruments sur une table : couteaux de toutes formes, scalpels, éponges, compresses... À la vue de ces objets, Fanny se sent tressaillir, mais avec le courage que nous lui connaissons désormais, elle oblige son cœur et son esprit à retrouver suffisamment de calme pour écrire un dernier mot à son mari. L'opération va commencer. Sept hommes se trouvent autour d'elle, cinq médecins et deux étudiants.

Pour tout sédatif, on lui donne à boire une boisson alcoolisée. Puis on l'installe sur un vieux matelas, en plaçant un mouchoir sur ses yeux pour bien lui cacher ce qui va venir. Vaine mesure car à travers la batiste elle aperçoit avec un haut le cœur l'éclat des instruments qu'on lève au-dessus d'elle. Paralysée par la peur, le cœur battant à tout rompre, Fanny réalise alors brusquement qu'elle ne peut plus reculer. Un court instant, elle songe à s'échapper, puis d'une voix ferme, presse les chirurgiens, qui semblent hésiter, à se dépêcher avant que sa résolution ne s'évapore totalement. D'un geste brusque, enivrée de peur, elle saisit son sein pour le maintenir dans la bonne position, afin que les médecins puissent pratiquer l'incision. Le couteau s'approche. Fanny ferme les yeux. Et l'opération débute enfin.

Dans la lettre qu'elle écrit à sa sœur, Esther, un an plus tard, Fanny décrit dans le détail les 20 terribles minutes qui suivent, durant lesquelles les médecins pratiquent une ablation totale du sein, sans anesthésie.

Au moment où le métal plonge dans son sein, tranchant la chair, les veines et les nerfs, Fanny se met à pousser un hurlement de douleur qui dure tout le temps de l'incision. Le scalpel est retiré, l'air s'engouffrant dans la plaie comme un millier de minuscules poignards, puis le médecin recommence à couper, luttant avec difficulté contre les tissus cancéreux. On retire l'instrument une seconde fois et à peine Fanny a-t-elle le temps de conclure que l'opération est terminée que l'incision reprend, afin raconte-t-elle, « *de séparer la base de cette glande affreuse des parties auxquelles elle adhérait.* » Les yeux fermés, elle sent ensuite les instruments racler son sternum pendant un temps qui lui semble infini, pour en arracher le moindre vestige de cellules malades. Fanny est à l'agonie mais ne bouge pas, ni ne résiste, ni ne supplie. Dans un élan de compassion pour ses médecins, manifestement bouleversés par la scène, elle s'écrie « *Ah Messieurs ! Que je vous plains !* ».

[*Une musique calme au piano.*]

L'opération terminée, elle est rejointe par son fils et son mari, bouleversé tant par la nouvelle que par l'incroyable courage dont son épouse a fait preuve. L'épreuve a laissé une marque profonde, un traumatisme indélébile dans l'esprit de Fanny. Il lui faudra un an pour enfin réussir à poser son expérience sur le papier dans sa lettre à Esther. Mais son corps, lui, se remet très vite de l'opération. Après cette terrible expérience, Fanny vivra encore 29 ans, et finira par s'éteindre à l'âge respectable de 87 ans, en 1840.

Le témoignage que Fanny laisse derrière constitue un héritage précieux, retraçant dans le détail le déroulement d'une mastectomie au début du XIXe siècle, non du point de vue du médecin, mais de celui de la patiente. La lecture de la lettre est difficile, par moments insoutenable, mais ce type de récit, extrêmement rare, porte avec lui l'universalité de l'expérience humaine. En découvrant ces mots, on ne peut que partager l'angoisse de

Fanny, grimacer face à sa douleur et admirer son courage. On se découvre aussi une nouvelle appréciation pour les progrès que la médecine a accomplis en un siècle, des progrès dont tout un chacun devrait être en droit de bénéficier à travers le monde. À une époque où la prévention contre le cancer est encore totalement inexistante et où les femmes ne sont nullement sensibilisées à en reconnaître les symptômes les plus précoces, Fanny marque le pas. Dans sa lettre, elle recommande à sa sœur, mais également à toutes les femmes de son entourage, d'être attentives aux moindres signes qui pourraient signaler un cancer du sein. La lettre de Fanny est donc avant tout un message de prévention, sa description crue un moyen de marquer les esprits sur les conséquences que peut avoir un cancer trop longtemps ignoré. Et puisque nous savons aussi désormais que ce type de cancer peut dans certains cas toucher les personnes de sexe masculin, chers auditeurs, chères auditrices, suivez le conseil de Fanny, prenez soin de votre santé, et restez attentifs et attentives aux signes de votre corps.

C'est la fin de cet épisode de Chasseurs de Science. Au texte : Morgane Gillard. À la narration : Emma Hollen. Pour ne pas manquer nos futurs épisodes, n'hésitez pas à vous rendre sur le lien en description pour nous retrouver sur les plateformes d'écoute, ou à chercher Chasseurs de Science sur vos apps audio préférées. Rendez-vous dans deux semaines pour une future expédition temporelle, dans Chasseurs de Science. À bientôt.